

Ci-devant "LE VRAI CANARD"

CONDITIONS :

ABONNEMENT.

UN AN, 50 Cts.
SIX MOIS 25 Cts.
LE NUMERO 1 Ct.
Strictement payable d'avance.

Le *Grognard* se vend 8 centimes la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 pour cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de port sont à la charge de l'Éditeur.

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste-Thérèse
En face de l'Hôtel du Canada
Boite 2144 P. O. Montréal

FEUILLETON DU "GROGNARD"

MADAME PANTALON

XIV

LE ROMAN DE MADAME VESPUCE

—Est-ce que nous ne devons pas avant tout écouter le roman de madame Vespuce?...

XV

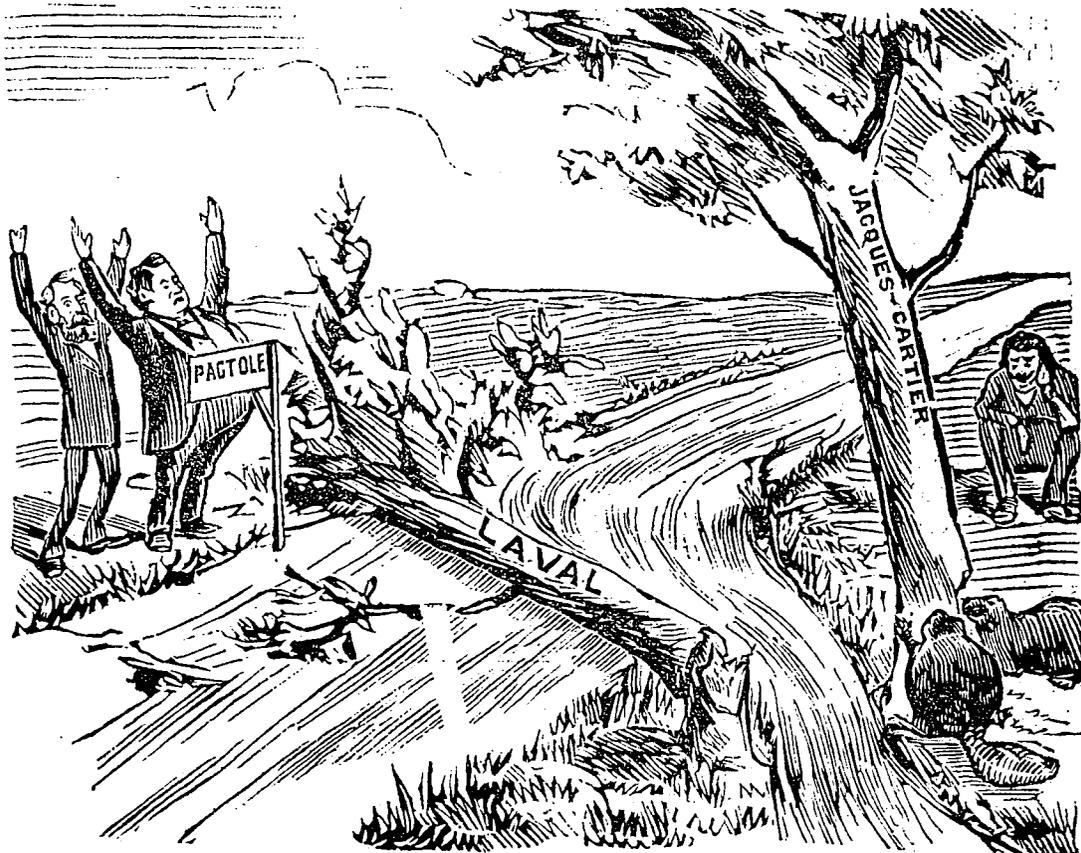
SUITE DE LA LECTURE DU ROMAN SANS INTERRUPTION.

La petite madame Vespuce, après avoir bu le verre d'eau sucrée, pendant que madame Étoilé pérorait, ... allait se décider à s'en faire un second... Mais on fait silence. Elle reprend son manuscrit.

« Tout dormait dans la forêt vierge qui s'étend depuis les Alpes... non, je veux dire en Hongrie... Je réfléchis que je pourrais peut-être mieux de mettre mon épaisse forêt en Bohême... »

—Continuez toujours..., peu importe le pays, pourvu que la forêt soit bien épaisse.

—Écoutez cette description: "C'étaient des arbres séculaires, dont les branches, fortement entrelacées, formaient un



LE TRAVAIL DES CASTORS.

Les arbres que les castors sont en train d'abattre vont détourner le cours du Pactole. Des-carries attend avec anxiété la fin du travail des castors. Sénécal et Mousseau sont au désespoir.

dôme impénétrable aux rayons du soleil. Ces arbres vigoureux étaient parfois si rapprochés les uns des autres, qu'il était impossible de faire deux pas sans se cogner le nez ou toute autre partie de son individu. La terre était recouverte de mousse, de lierre, de feuilles mortes qui formaient comme un tapis façonné par la nature. Lorsque le vent s'engouffrait sous ces vieux arbres à moitié morts...

—Pardon, belle dame, mais vous avez dit tout à l'heure que c'était des arbres vigoureux..., alors ils ne sont pas à moitié morts?

—Madame, il me semble que, dans une épaisse forêt, il peut bien y avoir des arbres morts parmi des arbres vigoureux.

—Madame Vespuce a parfaitement raison. Au reste, c'est dans

le monde comme dans les forêts: celles-ci contiennent des arbres sains, d'autres malades, d'autres morts. C'est ainsi dans la société. —Ah! permettez, madame Pantalón, dans la société, nous nous trouvons, en effet, quelquefois avec des gens qui ne sont pas bien portants, il y en a même qui exhalent une odeur assez désagréable! mais je ne pense pas avoir jamais fait le whist ou le boston avec quelqu'un qui n'existait plus!...

—Moi, s'écrie madame Dutonneau on riant, j'ai souvent fait le whist avec un mort.

—Ah! c'est un calembour!... madame Dutonneau fait un jeu de mots!...

—Ah! ah! ah! très-joli, le mot!...

—Moi aussi, j'ai plus d'une fois fait le whist avec un mort, et

j'ajouterai que c'est infiniment plus amusant que de jouer à quatre.

—Vous trouvez?

—Oh! n'y a pas comparaison!

—Moi, dit la veuve Flambart, j'ai une fois fait le whist avec un Écossais qui passait pour y être de première force.

—Étais-ce un montagnard écossais?

—Oui, car c'était un *highlander*, autrement dit un habitant des montagnes...

—Est-ce qu'il portait le costume national de son pays?

—Ma foi, je ne l'ai pas remarqué!

—Cependant, le costume national d'un Écossais est assez original pour qu'on le remarque tout de suite!

—Ah! oui, oui, il le portait, car je me souviens maintenant

qu'avant de nous mettre au jeu, il s'est baissé devant moi pour ramasser une épingle, et cela m'avait choquée. Mais cet *highlander* avait une singulière manière de jouer le whist, il coupait dans une couleur et quelques instants après on s'apercevait qu'il avait de la couleur qu'il avait coupée.

—Alors ce n'était pas un Écossais, c'était un grec que votre grand joueur.

—Tout ce que je sais, c'est qu'on a fini par le mettre à la porte du salon dans lequel il avait trouvé moyen de s'introduire.

—Il me semble, mesdames, qu'il serait temps de retourner dans l'épaisse forêt dont madame Vespuce nous faisait une si émouvante description.

—Oh! oui, de grâce, madame Vespuce, veuillez continuer la lecture de votre adorable roman, que nous avons tant de plaisir à entendre!...

—Elles ont du plaisir à l'entendre et elles ne l'écoutent pas, dit à demi-voix Cézario en se penchant vers sa voisine. Heureusement cette pauvre petite Vespuce a de la patience!... A sa place moi j'aurais déjà remis mon manuscrit dans ma poche.

Madame Vespuce reprend:

«—Lorsque le vent s'engouffrait sous les vieux arbres de la forêt, il faisait craquer les branches, il renversait, déracinait les plus hauts peupliers. C'était le moment que le sombre et cruel Raoul Barberousse de Croquemoort choisissait pour se promener. Ce seigneur félon était d'une taille gigantesque, il avait six pieds et plusieurs pouces... »

—Est-ce plusieurs pouces à ses pieds ou dans sa taille?

—O madame Boulard, comment pouvez-vous me faire une telle question?

—Mais, madame, c'est parce que cela s'est vu quelquefois; on vient au monde avec des difformités.

«—Croquemoort avait donc six pieds et plusieurs pouces, il était d'une maigreur effrayante. Ses

LE GROGNARD.

MONTREAL, 23 Juin 1883.

jeunes oreuses et livides, son front chauve et luisant, ses dents longues et aiguës comme celles d'un sanglier lui donnaient un aspect repoussant. Son nez fort long et fort mince ressemblait au fer d'une lance; son menton de galoche menaçait son nez; sa bouche était un gouffre qui, en s'ouvrant, se fendait jusqu'à ses oreilles; enfin ses yeux glauques achevaient de rendre sa tête épouvantable...

"Croquas-tu, après avoir fait plusieurs pas dans la forêt, s'arrêta tout à coup en murmurant d'une voix sourde: "Le désordre de la nature convient bien à la situation de mon cœur!" Puis, se frappant le front comme si une idée subite venait d'éclairer sa mémoire, il se remit en marche, écartant avec sa longue épée tout ce qui pouvait faire obstacle à son passage. Il arrive enfin devant l'entrée d'une grotte dans laquelle il se hâte de pénétrer.

"C'était une grotte immense, formée par des rochers, ou plutôt ce devait être le résultat de quelque tremblement de terre, de quelque cataclysme qui, en bouleversant cette partie du globe, avait mis en dessous les choses qui auparavant étaient en dessus. Ainsi, dans les interstices des rochers qui se trouvaient être les plafonds de ces sombres retraites, on voyait poindre des fleurs, ornées de leur feuillage, tantôt d'un beau vert, tantôt chétives et rabougries. Qui le croirait! dans des anfractuosités de rochers, dans les encoignures où le soleil ne devait jamais pénétrer, on trouvait des rhododendrons, des bruyères, des mimosas, des crocus, des jasmins, des primevères de Chine, des jacinthes, des lauriers-thym.

—Mon Dieu, madame Vespucé, mais vous avez donc suivi un cours de botanique?
—Non, madame, j'ai lu ceci quelque part dans un vieux livre, et je me suis dit: Il me semble que ceci fera bien dans ma grotte, et je m'en suis servi. Est-ce que ce genre de travail n'est pas permis, madame?

—Oh! pardonnez-moi, chère dame; non-seulement il est permis de fouiller dans un vieux bouquin pour y prendre ce qui peut nous servir, mais il y a encore des écrivains, soi-disant gens de lettres, qui ne craignent pas de puiser dans les ouvrages de leurs confrères vivants, et sans daigner dire à quelle source ils ont pris ce qu'ils emploient.

—Veuillez reprendre votre intéressante lecture, que désormais nous nous garderons bien d'interrompre.

A Continuer.

Entre boulevardiers:

—Toutes mes félicitations, mon cher. J'apprends que tu vas épouser une riche héritière.

—Très riche, en effet, mais très laide. Son nez, surtout, est un long poème:

—C'est une chance... Tu n'auras pas de peine à lui tirer les vers du nez!

Nous prions nos abonnés retardataires à qui nous avons envoyé des comptes, de nous faire parvenir sans délai les arrérages qu'ils nous doivent.

Le prix de l'abonnement de notre journal étant si modique, il n'est que juste qu'on ne nous fasse pas attendre plus longtemps.

Voyons, mes bons amis, pensez un peu à votre ami, le Grognard.

UN NOUVEAU GENRE DE COFFRE-FORT.

Savait-on qu'il y eut un consul de Grèce à Montréal?

—Peu de personnes probablement!

Eh bien oui, il y en a un-plutôt il y avait un consul de Grèce dans notre ville.

Dire que son consultat lui donnait beaucoup, beaucoup d'ouvrage, serait peut-être exagérer; de puis dix sept ans il n'est venu qu'un Grec au Canada, et encore n'est-on pas bien sur que ce fut un vrai grec.

Aussi, pour occuper ses loisirs, pareil à Louis XVI qui se reposait des soucis politiques en travaillant la serrurerie, le consul de Grèce fondait des bonbons, tordait des bouts de tiro, débouchait des bouteilles de soda dans ses bureaux consulaires établis place Jacques-Cartier.

Modestes occupations, qui auraient dû lui attirer l'estime et l'admiration publiques! Cela ne rappelait-il pas ces vertueux consuls romains qui prenaient la charrue, en temps de paix, cultivant des choux et des carottes, en dépit de leurs hautes situations.

Méditez cela! O ministres et grands du Canada! quand vous débouchiez des bouteilles durant votre élection, ce n'était pas des bouteilles de soda, O Mousseau! Et vous, O Sénecal! vous ne cultivez pas des carottes, mais vous en tirez, et de fameuses encore!

Le consul de Grèce, en attendant un Grec de bonne volonté, se tenait donc sur sa porte, marmottant quelque passage de l'Illiade tout en donnant le dernier coup de main à des bâtons de sucre d'orge ou à des pipes en sucre. C'est alors qu'on pouvait admirer sa crinière noire et touffue qui faisait songer aux mérovingiens, aux chevaux d'Achille, ou tout au moins à Absalon fils de David.

Absalon, durant le temps qu'il fut suspendu à son arbre dut fièrement regretter de n'avoir pas trouver sur sa route un Bisallon quelconque; de même les cheveux du consul de Grèce devaient causer sa perte.

En plein 19ème siècle, il devait arriver un de ces faits qui déshonorent l'histoire du Moyen-

âge et rappelle les plus mauvais jours de l'Inquisition. Ce qui suit va paraître une mystification monstrueuse, ce n'est hélas que la réalité la plus absolue.

Une vieille laveuse en examinant le fond d'une tasse de thé, découvrit positivement qu'il y avait un trésor caché dans l'abondante chevelure du consul.

Elle en fit part à un citoyen de la ville bien connu dans la marine marchande.

Dès lors la perte du malheureux fut résolu.....

Il fut arrêté... et on a pu lire dans les journaux de samedi dernier 16 juin, ce fait divers incroyable. «On a emmené en prison M. Zervoudacki et on a trouvé une certaine quantité d'argent caché dans ses cheveux.»

Un détective nous a donné à ce sujet les détails les plus circonstanciés; sans respect pour la Grèce, on a fouillé pendant trois grandes heures les cheveux du descendant de Périclès, et qu'on a-t-on retiré! deux bills d'une piastre, trente-sept coppers, deux citrons, une bouteille de ginger-ale et une édition des philippiques de Demosthènes. Voilà à quoi se réduisait le fameux trésor!

Et voilà pourquoi l'on a arraché un consul à ses fonctions diplomatiques, à ses sirops et à ses bœufs de sucroeries?

Mais pourquoi diable aussi, se servir de sa chevelure comme d'un coffre-fort?

M. Chapleau devrait bien se faire donner une coupe; les cheveux longs portent malheur! L'Histoire nous l'apprend par les exemples de Sanson, d'Absalon et de Zervoudacki.

M'ORY.

Correspondance.

A M. le Directeur du GROGNARD

J'aurais désiré, M. le Directeur que vous eussiez assisté à une petite scène tragique qui s'est passée voudre i après-midi sur le canal. Comme les bateaux du marché arrivaient à leur quais, M. Corbeil, wharfinger du canal fit changer de place aux bagages afin de laisser libres les abords des bateaux. Sur ces entrefaites arrive M. Conway. A la vue de M. Corbeil, que malgré toutes ses intrigues il n'a pu réussir à faire destituer, et qui jouit de l'estime du public, tandis que lui M. Conway en est détesté à la vue de M. Corbeil, dis-je, ses yeux s'enflammèrent, et lancèrent des éclairs; ses cheveux se hérissèrent, sa bouche écuma, et précipitant le ton d'un autocrate il ordonna au capitaine des barques qui attendaient leur tour pour entrer dans l'écluse des remonter dans le bassin neuf. Les chaînes de l'écluse neuf No. 2, se rompirent; la barge du canal trembla et menacé de s'écrouler, les flots se soulevèrent comme mus par un vent violent, enfin l'on aurait dit l'approche d'un cataclysme épouvantable. Trois

remorqueurs effrayés, prirent l'épouvante et se réfugièrent tout effarés dans le bassin, et ce ne fut que lorsque le furieux M. Conway fut disparu, qu'ils se décidèrent à redescendre.

On nous dit que les capitaines des remorqueurs ont eu une si grande frayeur, qu'ils ont jugé de ne pas passer dans le canal Lachine, tant que M. Conway y aura encore le droit de haute et basse justice.

UN CAPITAINE.

On lit dans le Progrès de Valldfield:

L'Etendard vient de publier une lettre d'un M. Pigeon. Le correspondant préluide comme suit:

«MONSIEUR — Voulez-vous avoir la bonté de me donner un petit espace dans votre aimable journal, concernant la section des typographes.»

L'Etendard fera son chemin. Les pigeons commencent déjà à roucouler sous les fenêtres de l'aimable LISETTE.

UN MOT SUR L'ANGLETERRE

Il y a quarante-six ans que la reine Victoria est montée sur le trône, et son règne marquera dans l'histoire comme un des plus florissants et des plus féconds qu'ait vus la grande nation anglaise.

L'amour des Anglais pour leur souveraine provient de ce sentiment que la royauté est une institution et que toutes les institutions sont dignes de l'attachement de la nation. De toutes les contrées, l'Angleterre est peut-être la seule qui n'ait pas ressenti de révolutions pendant ce siècle, et cette paix profonde si fort en contraste avec l'agitation universelle est due justement à la constitution et aux mœurs politiques de la race anglosaxonne. En effet, dans la longue pratique du gouvernement consitutionnel le peuple anglais a pris l'habitude de ne rien attendre de la lutte pacifique des partis au sein du Parlement. Tandis qu'en France la liberté politique n'a pu s'établir qu'au moyen de révolutions successives et au milieu de secousses qui la mettaient en péril en la poussant trop souvent à la licence, en Angleterre le droit public s'est lentement et presque toujours tranquillement établi.

A mesure que l'esprit de la nation s'est formé et que les diverses classes de la société se sont développées, à mesure que les lumières se sont étendues, la Constitution qui n'avait été d'abord qu'une sorte de camp retranché pour la féodalité terrienne contre les rois s'est élargie. La féodalité s'est peu à peu transformée en aristocratie, et l'aristocratie s'est ouverte à toutes les classes, se rejuvenissant toujours sous l'infusion d'un sang nouveau.

L'aristocratie anglaise, c'est la

son intelligence, se recrute incessamment de tous les hommes considérables qui surgissent dans la politique, dans l'industrie, dans les arts et dans le commerce; elle absorbe à son profits des forces qui, placées en dehors d'elle, pourraient lui susciter des embarras; elle prévient les oppositions en attirant à elle les opposants.

C'est une curieuse étude que le spectacle de cette aristocratie britannique qui maintient depuis des siècles sa domination à l'aide de moyens tout à fait artificiels. Pour n'être pas dévorée par cette tourbe en haillons qui pullule dans les rues des villes et qui sillonne tous les chemins de l'Angleterre, elle ne cesse d'élever des hôpitaux, des maisons de refuge où l'on distribue des soupes et de l'argent, de multiplier les temples, d'entasser les œuvres philanthropiques. Elle suit le peuple pour ainsi dire, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Elle bâtit dans les villes et les villages des écoles gratuites où les enfants des pauvres sont élevés dans le respect de la loi et dans l'amour des préjugés sur lesquels repose en ce pays la puissance oligarchique.

Quand ces enfants seront devenus des hommes, l'aristocratie leur distribuera des livres dont la lecture est destinée à attiser et à entretenir le feu de l'éducation première; le clergé est tout entier à la dévotion de la nobility; c'est un instrument dans les mains de familles privilégiées. Par le clergé, l'oligarchie agira perpétuellement sur les masses. Le clergyman saisira toutes les occasions d'exalter les vieilles coutumes; son rôle lui, c'est de maintenir, par l'autorité de sa parole, le peuple, libre entre tous les peuples, dans une éternelle servitude.

Depuis la base jusqu'au faite de la société anglaise, chacun trouve en naissant sa case toute faite: le noble, le membre du clergé, le gentleman, l'industriel, le salarié, que sais-je encore? Un épicier retiré ne fréquentera plus son confrère de la veille encore dans l'exercice de son état. Nous autres Français, nous avons l'habitude de regarder au-dessus de nous, un grand défaut qui est quelquefois une qualité. L'anglais ne regarde jamais qu'au-dessous de lui. Faut-il le louer de sa sagesse ou le plaindre de sa vaniteuse humilité?

Je reviens à la reine Victoria. La reine, fille du duc de Kent, frère de Guillaume IV, descend par sa mère Louise-Victoire de Saxe-Cobourg, veuve en premières noces du prince de Linange, — de Jean-Frédéric le Magnanime, électeur de Saxe. Le mariage du duc et de la duchesse de Kent avait été célébré à Cobourg en 1818 et à Kent dans la même année. Les deux époux s'étaient ensuite retirés à Amorbach, résidence du feu prince de Linange, puis de là vinrent en Angleterre. Le 24 mai 1819, la duchesse de Kent accouchait de la princesse Victoria, et le duc de Kent mourait sept ans après la naissance de sa fille unique.

La princesse fut élevée par la duchesse de Northumberland et

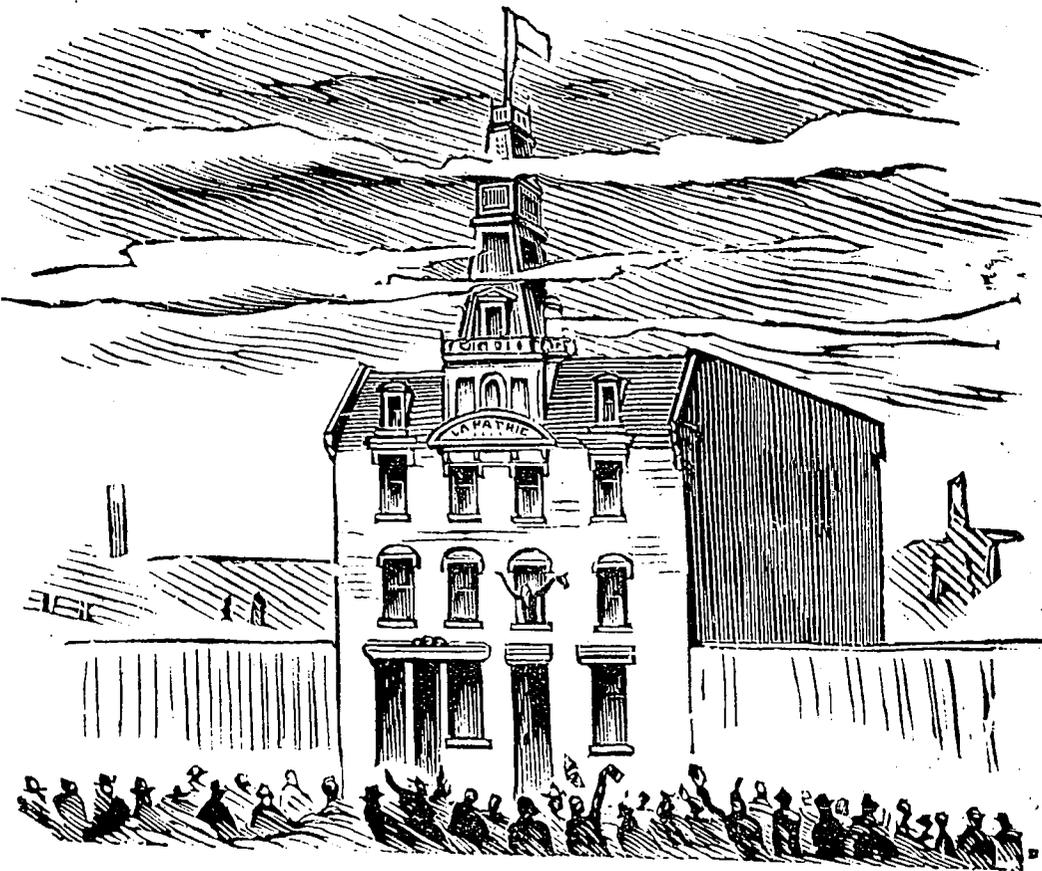
par sa mère, la duchesse de Kent, à la fois dans les sentiments du plus vif attachement pour la Constitution anglaise, et de la plus sérieuse sympathie pour les idées allemandes. Si l'on ajoute à cette éducation première la question du sang, puis l'influence exercée sur elle dans la suite par son mariage avec le prince Albert de Saxe-Cobourg, on s'expliquera parfaitement le penchant très accusé de la reine Victoria pour l'Allemagne. C'est l'incarnation la plus haute, mais aussi la plus tranchée de l'Anglo-Saxonne. Sa vie, jusqu'à son avènement au trône, se passa pour ainsi dire obscurément dans le palais de Kensington, où elle habitait avec sa mère. Elle fut initiée aux sciences sérieuses et positives dont la connaissance lui était indispensable en raison de la position exceptionnelle qu'elle devait occuper. Elle acquit en outre des notions très étendues en botanique et en musique; elle apprit le dessin et la gravure sur acier, et il eût de notoriété publique, en Angleterre, qu'elle aurait été comme peintre une artiste très distinguée si elle ne fût pas née princesse.

On connaît de plus par les divers ouvrages, qu'elle a publiés le talent d'écrivain de la reine. Elle emploie ses droits d'auteur à des œuvres philanthropiques, de même qu'elle a fondé un hôpital avec les économies faites sur sa toilette depuis son veuvage.

Je n'ai pas l'intention de m'étendre ici sur cette royale personnalité; je n'ai voulu que noter une date solennelle pour une grande nation voisine. Ce qui fait la force suprême de l'Angleterre c'est sa stabilité. Si l'on étudie l'admiration et les lois politiques de la Grande-Bretagne, on verra qu'elle ne présente qu'un chaos imposant, et cependant ce chaos enfante des prodiges de travail et d'énergie; là les hommes valent généralement mieux que les lois. En France, c'est le contraire. Nous avons des lois admirables, des constitutions merveilleuses, mais les hommes ne servent qu'à les brouiller. Apprenons de nos voisins la puissance de la stabilité. Le jour où la France aura su s'approprier cette force, elle pourra défier l'univers et reprendre sa vieille devise: *Gesta Dei per Francos*.

UNE MAUVAISE PLAISANTERIE.

C'était l'automne dernier, à la campagne, dans un château où j'avais été invité à passer quelques jours; il y avait nombreuse compagnie. Un certain de Givray, gentilhomme des environs, me fit un tour pendable. Je résolus de me venger; je cherchais un moyen, un enterrement me le fournit. Armé d'un couteau de chasse, je me rends au cimetière tout seul, un peu après minuit; je découvre le mort qu'on avait enterré le même jour, je lui coupe le bras, auprès de l'épaule non sans quelque peine; et après avoir recouvert le cadavre, je rentre dans ma chambre



LA TOUR DE BABEL.

On construit sur les bureaux de la *Patrie* la tour de Babel. On y verra la confusion des langues les jours des élections.

avec le bras du défunt. Le lendemain, après avoir soufflé avec toute la société, je me lève et je rentre dans ma chambre comme pour aller me coucher; j'en sors bientôt muni de mon bras, et étant entré dans la chambre de Givray je me cache sous son lit. Un quart d'heure après, mon homme entre, se désaville, éteint sa lumière et se couche. J'attends qu'il commence à s'endormir; alors, m'étant placé au pied du lit, je tire peu à peu la couverture pour qu'il reste découvert jusqu'aux hanches. Il se met à rire en disant:

— Qui que vous soyez, allez-vous en et laissez moi tranquille; car je ne crois pas aux revenants. En disant cela, il retire à lui la couverture et tâche de se rendre à l'âme.

J'attends cinq ou six minutes et je recommence à le découvrir; mais lorsqu'il veut retirer sa couverture, en me répétant qu'il ne craint pas les revenants, j'oppose de la résistance. Il se leva sur son séant pour saisir la main qui tient la couverture, mais j'ai soin de lui faire trouver la main du mort. Comptant tenir l'homme ou la femme qui le plaisantait, il tire à lui en riant, mais je tiens le bras ferme pendant quelques instants; ensuite le lâchant tout à coup, de Givray retombe sur son chevet et devient fou.

CHICAGO.

Il y a à Chicago en tout 300 églises de différentes confessions religieuses, mais il a 5,242 salons de liqueurs. Il n'y a en tout que 400 personnes se dévouant à l'enseignement religieux, mais il y a 5,000 débitants de boisson. Il n'y a que 1,000 instituteurs et agents de police, mais plus de 5,000 pros-

titués. Il n'y a que 10 galeries de tableaux, mais 350 petits théâtres de variétés; 20 centres de missions religieuses, mais 1,000 maisons de mauvaise réputation; en d'autres termes, sur 100,000 maisons de Chicago, 8,000 ont une destination immorale. On dépense 1,500,000 dollars pour les écoles et 15,000,000 de dollars pour les boisons; 800,000 dollars pour la police, peut-être 1,000,000 de dollars pour le cul et la charité, et 4 millions de dollars pour tout ce qui détruit et l'âme et le corps.

PENSÉES D'UN COUPEUR DE POILS.

Je hais les choses poussées aux extrémités, les cors aux pieds, par exemple.

Les manchots ont la paresse en horreur.

Jamais je n'ai pu en voir un rester les bras croisés.

Pauvreté.—Celui que l'on voit dans beaucoup d'établissements.

On ne doit pas craindre de se fier à la parole d'un muet.

Malgré toute l'affection qu'il porte à son peuple, le czar ne tient guère à ce que les Moscovites payent de mines.

Il est préférable d'éprouver une surprise agréable que la vertu de sa femme.

Un mugissement, c'est un air de bœuf.

Quand on en vient aux prises avec quelqu'un, c'est toujours avec quelqu'un qu'on a dans le nez!

NOUVELLE DE LA CAMPAGNE (PLUS FRAICHES QUE LES AUTRES)

Les poiriers n'auront pas de fruit cette année; il paraît qu'ils deviennent modestes et qu'ils se refusent complètement à faire leurs poires. Les pêcheurs sont malades, mais on espère que l'an prochain ils seront remis... à ceux à qui vous les remettrez.

Les cerises ne veulent pas mûrir; on va être forcé de leur lire des passages du feuilleton du *Monde* pour les faire rougir.

BADINAGES.

Un jeune Méridional, à qui l'on avait fait observer qu'on ne doit pas dire une « statue », a profité de la leçon à sa manière.

Il répondait hier, à un Parisien qui lui offrait à diner et qui le pria de dicter le menu:

— Je voudrais, d'abord, du « sturgeon ! »

Un dictionnaire nouvellement mis entre les mains du public porte la définition qui suit

AMPHITHÉÂTRE, s. m. Encointe circulaire garnie de *gredins*.

THÉÂTRE ROYAL.

Ce soir *La Fille du Banquier*, drame à grand spectacle. Lundi mardi et Mercredi prochain, la célèbre compagnie de Variétés de Tony Pastor.

BAR A VENDRE

A vendre fournitures de Bar de 1ère classe, à prix très réduit. S'adresser au No. 172 rue St. Laurent.

LA LUTTE

Charles Meunier a décidé de sortir victorieux d'une lutte dans laquelle il s'est engagé avec les grands marchés. Le public trouvera à son étal au pied de la Côte St. Lambert et de la rue Craig, toutes espèces de viandes de premier choix, poissons frais importés directement du Golfe et de New-York, charcuterie, légumes etc à des prix qui défient la concurrence.

Effets livrés à domicile sans charge extra.

CHS. MEUNIER.

RESTAURANT RABAT

No. 29 Côte St. Lambert

—000—

Le restaurant Rabat situé sur le point le plus central de la ville est patronisé par le public connaisseur parce qu'il porte le véritable cachet d'un restaurant parisien. Diners à la carte ou à table d'hôte. La table est constamment servie des primeurs de la saison.

Le buffet de rafraichissements est fourni des meilleurs vins, cognacs et liqueurs importés spécialement pour ce restaurant.

Salons particuliers et service de première classe.

EMILE RABAT.

Propriétaire.

BLACK JOE

Montréal vient de retrouver Black Joe absent depuis plusieurs années.

Il nous est revenu avec l'intention bien arrêtée de devenir la coqueluche du public gourmet et ami de la bonne chère.

Black Joe, autrement dit, M. Jos. Riendeau, ex-propriétaire du St. James à Trois Rivières, a pris en mains le restaurant du Grand Vatel.

Ce restaurant, grâce aux réparations qu'il y a fait faire est devenu une véritable bonbonnière.

Les salons privés sont meublés avec luxe et offrent tout le confort possible. La cave est fournie des meilleurs vins.

Le chef de cuisine est digne du nom de Vatel, cuisinier de Louis XIV. Le service est irréprochable.

Le grand Vatel est sur la rue St. Jacques, porte voisine de la Banque Ville-Marie, près de la rue St. Lambert.

PAILLE! PAILLE!

Venant d'être reçu au magasin populaire de C. Robert l'assortiment le plus complet et plus varié de CHAPEAUX DE PAILLE, et de VÊTEMENTS LÉGERS, pullover pour la saison d'été.

Prix comme d'ordinaire toujours des plus modérés, chez

C. ROBERT.

Coin des rues St. Laurent et Vitre

JEU DE QUILLES.

Le jeu de quilles le plus magnifique de la Puissance est maintenant ouvert au public au No. 532 rue Craig, à quelques pas de la Côte St. Lambert.

Ce jeu a été construit avec des matériaux de première classe et les joueurs y trouvent tout le confort désirable. Liqueurs, vins fins, cigares de première qualité. Une visite est sollicitée.

J. Mc CARTHY.

Propriétaire

DE TOUT UN PEU.

Il est de notoriété publique que le grand amiral Tromp avait une femme fort contrariante; elle contrecarrait ses desseins les plus chers et semblait vouloir lui rendre la vie aussi désagréable que possible. Lorsque, lors de sa célèbre victoire sur la flotte espagnole, en 1639, il fut reçu partout avec les démonstrations les plus flatteuses, il résolut d'inviter les officiers de sa flotte à un grand festin. Ce projet se buta à l'opposition invincible de l'amirale; poussé à bout, il la menaça de l'enfermer le jour où il recevrait ses compagnons d'armes. La femme, paraissant considérer que son mari était en définitive le maître, céda et feignit de s'occuper des préparatifs de la fête. Le matin du jour fixé, elle parut d'une activité exceptionnelle, et lorsqu'elle pria l'amiral de se retirer dans son appartement pour ne pas la gêner dans sa besogne, il s'y rendit le plus volontiers du monde, ne se rappelant pas avoir jamais vu sa femme en si bonne humeur.

Dans le courant de la matinée, elle vint, tout essouffée, le prier avec une gentillesse extraordinaire d'avoir la bonté de mettre à part dans la cave les vins dont on aurait besoin pendant la journée, lui seul s'en effet en connaissait mieux les diverses sortes. L'amiral ne put naturellement refuser et descendit immédiatement à la cave; sa femme le suivait de près et ferma la porte derrière lui, en lui disant: « Nous verrons donc qui de nous sera reclus lorsque les invités arriveront! » Ceux-ci arrivèrent naturellement. Mme Tromp les reçut avec quantité de révérences et, à son vif regret, disait-elle, leur fit part du départ inopiné de son mari pour la capitale. Les officiers s'en retournèrent comme ils étaient venus. Cependant notre amiral avait eu le temps de constater qu'il lui était plus facile de vaincre l'ennemi sur mer que de triompher de sa femme chez lui.

Le mois dernier, près d'Austin (Texas), un petit fermier, étant ivre, comme cela lui arrivait fréquemment, rentra chez lui, monté sur un mulet. Il s'engagea sur la voie du chemin de fer, et n'entendant pas venir le train, il fut broyé ainsi que sa bête. Sa femme qu'il maltraitait, fut enchantée de l'aventure; mais elle se rendit à l'administration du chemin de fer pour essayer d'obtenir une indemnité pour le mulet. Lorsqu'elle se fut nommée, le directeur lui dit: « Eh bien, voulez-vous trois mille dollars pour renoncer à toute autre réclamation? »

La brave femme resta quelques instants muette et surprise; puis elle accepta sans discuter et s'enfuit prestement avec son argent. Elle rencontra une amie qui lui demanda pourquoi elle courait si vite.

« Pensez donc, répondit-elle après avoir conté la chose, ils pourraient se raviser s'ils apprenaient que le mulet était déjà fort

vieux. »

Il ne lui était pas venu à l'idée qu'on avait voulu l'indemniser de la perte de son affreux vaurien de mari.

Nous trouvons dans un livre récemment publié: « L'Allemagne d'aujourd'hui, » un trait de mœurs assez singulier, et qui prouve que les Allemands ont parfois une manière à part d'en user avec leur pudeur.

Une jeune et jolie dame du meilleur monde berlinois s'étant vu soupçonnée, dans un magasin, d'avoir dérobé une pièce de dentelle, s'était dépouillée de sa robe et de ses jupons avec une telle prestesse que les assistants scandalisés avaient à peine eu le temps de l'empêcher d'enlever son dernier vêtement. Traduite en police correctionnelle pour outrage à la pudeur, elle fit au magistrat qui l'interrogeait cette réponse superbe:

— M. le président, quand il y va de mon honneur, je me mettrais nue devant toute la ville!...

Les Anglais viennent de perfectionner les chiens.

Comment? direz-vous. C'est bien simple cependant le procédé qu'ils emploient; et dût-on nous faire un procès en contrefaçon, nous n'hésiterons pas à dévoiler le truc.

Lorsque le chien est tout jeune, on lui fait une incision à la naissance de la queue qu'on recourbe ensuite; puis insérant le bout pointu dans l'incision, à l'aide d'un bandage, on la maintient dans cette situation. Quelques jours après, la plaie est cautérisée et l'on possède un chien dont l'appendice caudal, en forme d'anse de saucière, est tout à fait réjouissant à voir et donne des facilités pour prendre l'animal sans crainte d'être mordu.

Reste à savoir si nos chiens sont d'aussi bonne composition que ceux d'Albion et s'ils supporteront sans sourciller cette nouvelle mode.

Nous lisons dans le « Castor, » de Fall River:

« Fall River a la palme. « Un Canadien dans la rue So. Main a une enseigne ainsi conçue:

« L. A. Tebo (ou peut-être Thibault, ne pas confondre avec le barbier qui a tronqué son nom de la même manière), photograph-gallery. » Au-dessous, écrit en toutes lettres, nous lisons:

« ICI ON POSE DES PORTRAITS. »

« Personne n'est obligé de comprendre, car cette phrase n'a aucun sens. On a voulu dire: ici on pose pour portraits, mais cette phrase ne peut point s'employer sur une enseigne. Dans tous les cas, il fallait dire qu'il était artiste-photographe.

« Imaginez-vous un forgeron qui aurait une enseigne: ici on pose les chevaux; ou encore un dentiste: ici on tire et on gratte

les dents; un aubergiste: ici on prend un coup (de teuque chose.) Cependant ce serait aussi sensé, et surtout aussi cocasse.

« M. Thibault, écrivez donc votre nom en bon français, les Canadiens vous sauront gré de cela, car vous ne leur ferez pas honte en ayant honte vous-même du nom que votre père a porté. »

Voici une annonce extraite d'un journal de Berlin:

« J'ai la douleur de faire part, par la présente, à mes amis et connaissances, que la mort m'a enlevé hier mon épouse bien aimée au moment où elle venait de donner le jour à un garçon bien portant. Je cherche pour ce dernier une nourrice en bonne santé, et il ne me serait pas désagréable d'entrer en correspondance avec une dame en vue d'un second mariage. (C'est ce qu'on peut appeler ne pas perdre de temps.) La personne en question devra être d'aimable caractère, d'âge raisonnable, posséder quelque capital et être en état de diriger provisoirement mon magasin renommé de toiles blanches (suit l'adresse), dans lequel toutes les commandes sont effectuées dans les vingt-quatre heures. J'ai l'intention d'engager pour mon commerce une directrice avec 750 marks d'appointments et le logement, aussitôt que ma liquidation à tout prix, actuellement commencée, sera terminée et que j'aurai achevé la construction de ma nouvelle maison, rue... no. 11, où je transfère mon établissement à partir du 1er octobre prochain, et dont je désire louer le premier étage, disposé pour bureaux ou magasins, au prix annuel de 2,500 marks ainsi que plusieurs appartements et logements, à partir de 500 marks par an. »

Pauvre épouse bien aimée!

NOUVEAU RESTAURANT Fashionable J. B. EMOND

Avantageusement connu du public comme maître d'hôtel vient d'ouvrir au No. 60 rue St. Gabriel, à deux pas de la rue Notre-Dame, un splendide restaurant où il servira des lunchs froids des plus succulents. Sa cave est garnie des meilleurs liqueurs vins importés de France cigares de premier choix.

Cet hotel est patronisé par le barreau et les messieurs du haut commerce.

J. B. EMOND, 60 rue St-Gabriel. Propriétaire.

RELIURE

A ceux qui ont des fils de journaux, livres, etc., à faire relier ou réparer nous les invitons à aller faire une visite à Mr. Louis Corribeau, No. 247 Rue Jacques-Cartier. Les prix sont excessivement bas et leur donnera pleine satisfaction. 16 Juin.—ci.

MANUEL D'APICULTURE.

Nous venons de recevoir le « Manuel d'Apiculture » du Notaire L. H. Belrose de Durham Sud. Ce petit livre contient tout ce qu'il faut savoir pour cultiver avantageusement les abeilles, et a 140 pages.

L'Apiculture est une industrie qui ne demande qu'à être connue pour être exploitée. Elle ne demande ni capital, ni travail excessif, et peu rapporter de très grands profits. Ce livre arrive à point pour la faire connaître comme elle le mérite.

En vente chez tous les libraires de la province au prix de 15 cts. l'exemplaire.

RESTAURANT ALICE.

J. A. RNAUD, PROP. COIN DES RUES STE. CATHERINE ET ST. DOMINIQUE

M. Renaud ayant fait l'acquisition du restaurant de M. Lavigno invite respectueusement ses amis et le public en général à faire une visite à son établissement qu'il vient de remettre à neuf. On y trouvera toujours des Vins de premier choix et de tous les pays, des cigares des meilleures manufactures étrangères et domestiques.

Ropas à toute heure et servis à la carte.

Entrée de la salle à manger, No. 179 rue St. Dominique, 3 Fev.

IMPRIMERIE

DE W. F. DANIEL

Ayant un matériel d'imprimerie très étendu, est en mesure d'entreprendre l'impression de toutes espèces d'ouvrages, dans les deux langues, tels que Blancs de Notaires, Avocats, Greffiers, etc.

- En Tête de lettres,
- En-Tête de comptes,
- Lettres Funéraires.
- Cartes d'affaires,
- Cartes de visites,
- Billots de Concert
- Circulaires,
- Programmes,
- Catalogues,
- Factums,
- Pamphlets,
- Affiches,
- Chèques, etc

LE TOUT Exécuté avec soin, élégance et promptitude

On se charge également des Ouvrages de Luxe de tous genres, imprimés en Or, bronze, Argent et diverses autres couleurs.

A DES PRIX TRES MODERES.

Une attention toute particulière sera donnée aux commandes de la campagne, et l'expédition se fera avec régularité à n'importe quelle adresse.

S'adresser à l'imprimerie de

W. F. DANIEL 25 RUE STE-THERESE 25 Coin de la rue St. Gabriel MONTREAL.

LA NICHE.

N'oubliez pas que le restaurant le plus fashionable de la partie Ouest est la NICHE tenue par Jos. A. Racine Nos. 7 et 9 rue Bonaventure, près de la rue McGill.

CHLORURE DE CHAUX.

Pour blanchir le linge et pour un désinfectant de première classe servez-vous du Chlorure de Chaux préparé par C. D. Morin et vous réussirez. Directions complètes sur chaque paquet. Si vous avez besoin de blanc de céruse achetez-le à la livre, il est moins cher que celui que vous achetez en paquet pour du Chlorure de Chaux. Un mot au sage est suffisant.

LESSI CONCENTRÉ.

Les personnes de la campagne ou autres qui ont besoin de Lessi concentré à la livre en recevront en envoyant cinq cents par livre et en indiquant la Station du chemin de fer ou du Bateau le plus près de chez eux. Directions complètes pour toute sorte de savon envoyées avec chaque paquet. C'est la chose la plus économique que vous puissiez vous procurer.

Adressez, C. D. MORIN, 616 Ste. Marie, Montréal.

SIROP DU PRINCE DE GALLES.

Le Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood est recommandé par tous les bons médecins et par toutes les mères qui s'en sont servi. Il contient plus de propriétés guérissantes et fortifiantes qu'aucun autre sirop connu.

Les mères qui ne le connaissent pas sont priées d'en référer aux personnes qui ont donné les certificats suivants et qui pourraient être comptés par centaines de même force.

C. D. MORIN, PROPRIÉTAIRE, 616 rue Ste. Marie.

C. D. MORIN, ECR.

MONSIEUR, Pour l'information des personnes qui sont dans mon cas et pour le bien public je désire beaucoup que le présent soit publié. Il y a bientôt trois ans, ayant des enfants malades j'essayai de deux ou trois sortes de sirops sans obtenir aucun soulagement. C'est alors qu'ayant entendu parler du Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood je m'en procurai, et depuis ce temps mes enfants sont bien et je crois réellement que si j'avais eu de ce sirop plus vite, plusieurs de mes enfants qui sont morts seraient aujourd'hui en aussi bonne santé que mes autres. En conséquence j'en vend beaucoup et il donne toujours entière satisfaction.

Avec reconnaissance, DAME LUC TASSE, Épouse de LUC TASSE, ECR., Maître de Poste et Epicier Côte St. Michel, 28 Avril 1881.

Mr. C. D. MORIN, MONSIEUR,

Nous désirons vous remercier sincèrement pour le Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood que vous nous avez vendu depuis quatre ans, après avoir essayé de plusieurs autres sirops sans pouvoir empêcher nos enfants de mourir (et nous en avons dix de morts) ayant entendu parler du sirop du Prince de Galles nous nous en sommes procurés, et ce n'est que depuis ce temps que nous avons pu élever nos enfants qui étaient toujours très malades. Il nous est tout-à-fait indispensable et c'est la seule chose qui nous ait réussi.

Nous le recommandons de tout cœur à tout nos amis et nous le considérons comme un véritable trésor et un bienfait pour tous ceux qui ont des enfants malades.

MICHEL CHARBONNEAU, forgeron, ET SON ÉPOUSE, 4 Rue Perthuis Montréal, 9 avril 1881.